

Toute la vérité

Karen Cleveland

Toute la vérité

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Johan-Frédéric Hel Guedj*



Titre original : *Need to know*

© Karen Cleveland, 2018.

© Éditions Robert Laffont, Paris, 2018, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0238-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour B. J. W.

« Quand on est amoureux, on commence par se tromper soi-même et on finit par tromper l'autre. C'est ce que le monde appelle une relation romanesque. »

Oscar Wilde

Sur le seuil de la chambre, je regarde mes jumeaux dormir, paisibles et innocents, derrière les barreaux de leurs petits lits. On dirait ceux d'une cellule.

Une veilleuse baigne la pièce d'une douce lueur orangée. L'espace est encombré de meubles. Deux lits d'enfant, un ancien, un tout neuf. Une table à langer, des piles de couches dans leur emballage plastique. La bibliothèque que Matt et moi avons montée nous-mêmes. Les rayonnages surchargés ont fini par s'affaisser sous le poids des livres – ceux que je pouvais réciter par cœur aux deux aînés, et que je me suis juré de lire plus souvent aux jumeaux, si seulement j'en trouvais le temps.

J'entends Matt monter l'escalier et ma main se referme sur la clé USB. Comme si, en serrant assez fort, j'allais la faire disparaître. Et alors tout redeviendrait comme avant. Effacées, les deux dernières journées ne seraient plus qu'un mauvais rêve. Mais non, la clé existe bien : dure, solide, réelle.

Le parquet du palier craque, toujours au même endroit. Je ne me retourne pas. Matt s'approche, dans mon dos, assez près pour que je sente le parfum de son savon, de son shampooing, son odeur à lui qui, étrangement, m'a toujours apaisée et qui aujourd'hui me le rend d'autant plus étranger. Je perçois son hésitation.

— On peut se parler ? dit-il.

Des mots prononcés à voix basse, mais le bruit suffit à perturber Chase. Il soupire dans son sommeil, puis s'immobilise, encore roulé en boule, comme s'il se protégeait. J'ai toujours trouvé qu'il ressemblait beaucoup à son père, le regard sérieux, auquel rien n'échappe. À présent, je me demande si je le connaîtrai vraiment un jour, s'il gardera lui aussi des secrets si lourds qu'ils détruiront tous ceux qui lui sont proches.

— Qu'y a-t-il à ajouter ? je murmure.

Matt fait encore un pas, pose la main sur mon bras. Je m'écarte aussitôt, assez pour me soustraire à son contact. Sa main flotte dans le vide, avant de retomber.

— Que vas-tu faire ? me demande-t-il.

Je me tourne vers le second berceau, vers Caleb, qui dort sur le dos dans sa grenouillère, avec ses boucles blondes d'angelot, bras et jambes écartés comme les branches d'une étoile de mer. Il a les mains ouvertes, ses lèvres roses entrouvertes. Il ignore à quel point il est vulnérable, et combien le monde peut être cruel.

Je m'étais dit que je le protégerais. Que je lui insufflerais la force qui lui manque, que je m'assurerais qu'il ait toutes ses chances, afin que sa vie reste la plus normale possible. Mais comment y parviendrais-je, si je ne suis plus là ?

Je ferais n'importe quoi pour mes enfants. *N'importe quoi*. Je rouvre la main et pose les yeux sur la clé USB. Ce petit rectangle en apparence si insignifiant, si minuscule, mais qui renferme tant de pouvoirs. Le pouvoir de réparer, mais aussi le pouvoir de détruire.

Un peu comme un mensonge, quand on y pense.

— Tu sais que je n'ai pas le choix, je réponds finalement, et je me force à le regarder, mon mari, l'homme que je connais si bien.

Mais je ne vois qu'un inconnu.

Deux jours plus tôt

— Mauvaise nouvelle, Viv.

Des mots que tout le monde redoute... Mais la voix de Matt au téléphone se veut rassurante. Légère, un peu navrée. J'en conclus que la nouvelle, bien qu'embêtante, reste gérable. Si c'était vraiment sérieux, le ton serait plus grave. Il aurait prononcé une phrase complète et mon prénom en entier. *J'ai une mauvaise nouvelle, Vivian.*

Le combiné calé entre l'épaule et l'oreille, je fais pivoter mon fauteuil vers l'autre partie du bureau d'angle, au centre duquel se trouve mon ordinateur, sous des rangements muraux gris. Je déplace le curseur sur l'icône en forme de hibou et je double-clique dessus. Si c'est ce que je pressens – ce que je sais –, je n'ai pas de temps à perdre.

— Ella ? fais-je.

Mon regard s'échappe vers l'un des dessins au crayon fixés aux hautes cloisons du box avec

des punaises – une bouffée de couleurs dans la grisaille environnante.

– 38,2.

Je ferme les yeux et respire à fond. On s’y attendait. La moitié de sa classe a été malade, les enfants tombant les uns à la suite des autres comme des dominos, cela devait arriver. Quatre ans n’est pas exactement l’âge où on se transmet le moins de microbes. Mais aujourd’hui ? Il fallait que ça arrive aujourd’hui ?

– Rien d’autre ?

– Juste de la fièvre. Désolé, Viv, enchaîne-t-il après un silence. Quand je l’ai déposée, elle avait l’air en pleine forme.

Je déglutis, pour me dénouer la gorge, et hoche la tête, bien qu’il ne puisse me voir. N’importe quel autre jour, il serait allé la chercher. Lui, il peut travailler à la maison, du moins en théorie. Impossible dans mon cas, et j’ai épuisé tous mes congés à la naissance des jumeaux. Mais il doit emmener Caleb en ville pour sa dernière série d’examens médicaux. Depuis des semaines déjà, je culpabilisais de ne pas pouvoir m’y rendre avec eux. Et là, non seulement je vais manquer le rendez-vous, mais je serai

quand même obligée de prendre des heures que je n'ai plus.

— J'y serai dans une heure.

Le règlement de l'école précise que nous avons soixante minutes pour la récupérer, à partir du moment où ils nous préviennent. En tenant compte de la distance à pied – je suis garée à l'autre bout des immenses parkings de Langley – et du trajet en voiture, cela me laisse à peu près un quart d'heure pour boucler mon travail. Mais c'est toujours quinze minutes en moins à ajouter à mon solde déjà négatif.

Je jette un œil à l'horloge de mon écran – dix heures sept –, puis sur mon gobelet Starbucks, tout près de mon coude droit, un filet de vapeur s'échappant par l'orifice du couvercle en plastique. Je me suis fait un petit plaisir, une folie pour fêter cette journée tant attendue, du carburant pour les heures fastidieuses de travail à venir. De précieuses minutes, gâchées dans la queue, que j'aurais pu consacrer à me plonger dans des fichiers numériques. J'aurais dû m'en tenir à notre vieille cafetière qui crachote et laisse du marc flottant à la surface du café.

— C'est ce que j'ai répondu à l'école, affirme Matt.

L'« école », en réalité, c'est la crèche, l'endroit où nos trois plus petits passent leurs journées. Quand Luke n'avait que trois mois, nous appelions déjà ça l'école. J'avais lu que procéder de la sorte pouvait faciliter la transition, alléger la culpabilité d'avoir à nous séparer de notre bébé huit, dix heures par jour. Cela n'a rien facilité du tout, mais les vieux réflexes ont la vie dure, j'imagine.

Un autre silence, et j'entends Caleb gazouiller à l'arrière-plan. J'écoute, et je sais que Matt l'écoute, lui aussi. Au stade où nous en sommes, cela relève presque du conditionnement. Mais nous n'entendons que des voyelles. Toujours pas de consonnes.

— Je sais qu'aujourd'hui c'était censé être un grand jour..., finit-il par ajouter, sans terminer sa phrase.

J'ai l'habitude de ces phrases qui restent en suspens, de ces conversations aux termes évasifs, sur ma ligne non sécurisée. Je pars toujours du principe que quelqu'un écoute. Les Russes. Les Chinois. C'est en partie la raison pour

laquelle l'école téléphone à Matt en premier, en cas de souci. Je préfère qu'il filtre les appels et protège certaines informations personnelles, notamment liées aux enfants, des oreilles de nos ennemis.

Vous pourriez me traiter de paranoïaque, ou simplement voir en moi une analyste du contre-renseignement de la CIA.

En réalité, Matt ne sait pas grand-chose de ma journée. Il ignore que j'ai vainement essayé de démasquer un réseau d'agents dormants russes. Ou que j'ai développé une méthodologie permettant d'identifier les individus impliqués dans ce programme ultrasecret. Il sait juste que j'attends ce jour depuis des mois. Que je suis sur le point de découvrir si deux années de travail acharné vont finalement payer. Et si j'ai une chance de décrocher cette promotion dont nous avons absolument besoin.

— Oui, enfin, bon... je reprends et, après quelques va-et-vient de ma souris, je regarde le logiciel Athena s'ouvrir, le curseur se transformer en sablier. Aujourd'hui, le plus important, c'est le rendez-vous de Caleb.